

W. Deonna. *Le symbolisme de l'acrobatie antique*

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. W. Deonna. *Le symbolisme de l'acrobatie antique*. In: Revue de l'histoire des religions, tome 145, n°1, 1954. pp. 110-111;

http://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1954_num_145_1_6968

Document généré le 03/05/2016

Notices bibliographiques

W. DEONNA. — **Le symbolisme de l'acrobatie antique** (collection « Latomus »), t. IX, Bruxelles, 1953, 1 vol. in-8° de 148 p., 175 fr. belges. — Partant de l'idée que l'acrobatie n'est pas une action gratuite, M. Deonna cherche la signification des mouvements qui nous sont connus par quelques textes et beaucoup de monuments figurés. Ces derniers sont d'une interprétation particulièrement délicate : d'abord, il n'est pas toujours aisé de distinguer acrobatie et danse ; ensuite, un artiste qui sculpte une anse de vase ou une poignée en forme de corps arqué livre à notre interprétation une stylisation à deux degrés : l'acrobate a stylisé un mouvement rituel, l'artiste a soumis la réalité au dessin d'un objet ; enfin, l'efficacité du mouvement réel et celle du mouvement représenté pouvaient être assez différentes. Peut-être faudrait-il même les distinguer dès le départ.

M. Deonna voit essentiellement dans l'acrobatie un symbolisme de mort et, quoiqu'il le dise moins expressément, de résurrection. Exposé très complet, très intelligent, qui incite le lecteur à proposer quelques distinctions supplémentaires.

Les mouvements *convexes* (corps cambré, ventre arqué), ont certainement une signification différente selon que le corps est présenté debout, de face, ou lorsque l'acrobate, faisant la culbute sur les avant-bras, est vu de dos, le séant apparaissant au-dessus de la tête levée (p. 47). La mise en valeur, ici du séant, là des organes génitaux, devait avoir une valeur propre. Sur certaines poignées d'épées, la partie sculptée n'était pas visible et l'acrobate en arc convexe avait probablement un rôle apotropaïque. Quant aux personnages vus à l'envers, souvent grotesques, nul doute qu'ils ne participent à l'horreur qu'a toujours inspiré le *corps retourné* (p. 91). Hippoclède, dit Hérodote (VI, 126), dansa sur une table en faisant d'abord des pas laconiens, puis des pas attiques, puis se mit sur les mains en faisant avec les jambes les mouvements que font normalement les bras τοῖς σκέλεσι ἐχειρονόμησε, danse choquante qui détermina Clisthènes à lui refuser sa fille : on voit bien la progression.

Le mouvement *concave* est celui de l'homme mourant ou de l'homme plongeant. Et il est vrai que plongeon signifie vie nouvelle, mais le facteur religieux est moins le *saut* que l'*immersion*, laquelle, ici, fait défaut. Le rapprochement, cependant, paraît excellent. J'ai

essayé moi-même de montrer que tout plongeon comporte un élément judiciaire. Il en est de même pour l'acrobatie aux épées où M. Deonna renvoie à un passage d'Artémidore qu'il a le tort de ne pas utiliser en entier : « Rêver qu'on danse sur des épées n'a rien de fâcheux pour les gens de bien, mais annonce aux méchants qu'ils vont rencontrer un danger mortel » : transcription onirique d'une ordalie.

M. Deonna insiste judicieusement sur les figures circulaires et les roues animées, symboles de perfection grâce à quoi l'homme épouse le mouvement propre aux astres et aux dieux. Ici encore, il aurait pu tirer davantage d'un texte qu'il signale un peu rapidement : les êtres qui, dans le *Banquet*, représentent l'état primitif de l'humanité, ne sont pas seulement ronds et doubles, mais ils se déplacent en cercle, en faisant la roue ; ils sont des acrobates. Ces créatures doivent leur existence, je pense, à Platon et à Platon seul, mais celui-ci les a inventées en accord avec certaines lois mythopoétiques, celles justement dont M. Deonna découvre ici quelques applications.

Ces critiques prouvent simplement l'exceptionnel intérêt de ce livre. Ne le quittons pas sans signaler ce qu'il révèle de Nonnos, auteur que personne ne lit et qui est peut-être le seul des Anciens à avoir su imaginer et faire imaginer la danse. Si Gaston Bachelard reprend un jour ses études sur l'Air, la Terre et les rêveries du mouvement, nul doute que, grâce à M. Deonna, il ne se reporte à Nonnos.

Marie DELCOURT.

Henri MASPERO et Jean ESCARRA. — **Les institutions de la Chine, Essai historique**, Presses Universitaires de France, Paris, 1952, xi + 174 p., 5 cartes. — Ce livre est le bienvenu. Il rendra bien des services, non seulement au public non spécialisé — et surtout aux sociologues — mais aussi aux sinologues. Évidemment, il ne pouvait être question, en si peu de pages, de donner une histoire complète des institutions couvrant tous les domaines de cette civilisation. Aussi certains aspects sont-ils plus développés que d'autres, notamment l'économie, l'administration et les classes sociales. Pour ces questions le livre apporte réellement du nouveau et comble ainsi une lacune. Un index des caractères chinois, pouvant servir de vocabulaire technique, en renforce la valeur. Une bibliographie utile mentionne les travaux les plus récents.

Le sujet qui intéressera sans doute le plus les lecteurs de cette revue, le côté religieux, n'est point négligé, mais bien moins développé que les autres questions. La raison en est qu'il s'agit de l'œuvre posthume de Maspero dont les études sur la religion ont déjà paru ailleurs (*Mélanges posthumes*, Publications du Musée Guimet, t. LVII-LIX, Paris, 1950).

Un effort a été fait pour relier l'évolution des religions à l'histoire de la société qui a été divisée en quelques grandes époques (l'antiquité,